

ni cette créature innocente et vertueuse qu'avait rêvée Rousseau et à laquelle avait cru le XVIII<sup>e</sup> siècle — elle est, au contraire, presque toujours cruelle, méchante, dénaturée, — ni cet animal à peine dégagé de la gangue de la bestialité qu'ont imaginé les évolutionnistes de nos jours; — il est pleinement homme, dans toute l'acception du mot<sup>1</sup>; mais loin de tendre à s'élever et à monter, s'il est abandonné à lui-même, il descend dans un abîme de plus en plus profond de misère et d'abaissement. En lui apportant la civilisation du dehors, on peut enter sur cette plante inculte une greffe qui produira des fruits savoureux. « Tout n'est pas sauvage dans le sauvage, » a dit un vieux missionnaire, Martin Dobrizhoffer<sup>2</sup>. Le sauvage n'est pas complètement inculte, et s'il est peu cultivé, il est du moins susceptible de l'être davantage et de nous devenir en tout semblable. Il n'est nullement l'homme primitif; il a en partie rétrogradé et il a en partie progressé, comme il est resté en partie stationnaire<sup>3</sup>. Quant au premier homme, il a été créé dans un état qui n'était nullement celui de barbarie, quoiqu'il fût susceptible des progrès que l'humanité ne tarda pas en effet à accomplir.

<sup>1</sup> « So ist und bleibt der Wilde doch ein Mensch von Geburt... Wilde sind nicht Thiermenschen, in die der Mensch erst hineingebildet werden müsste, sondern Menschen, die das Land nicht bebauen, und nur von dem leben was die Natur ohne ihr Zuthun wachsen lässt... Die Menschheit fehlt ihnen nicht, wenn auch die Menschlichkeit. » J.-G. Müller, *Geschichte der amerikanischen Urreligionen*, 2<sup>e</sup> édit., Bâle, 1867, p. 333.

<sup>2</sup> W. Schneider, *Die Naturvölker*, Paderborn, 1885, t. 1, p. 4.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. IV-V; 5.

## CHAPITRE VII.

### LA MYTHOMANIE. — LES PATRIARCHES ANTÉDILUVIENS NOMMÉS PAR LA GENÈSE SONT-ILS DES MYTHES ?

D'après la critique négative, tous les personnages de la Genèse et en particulier Adam, Ève et les patriarches antédiluviens, ne sont que des personnages mythiques. Il serait trop long de relever tout ce que les incrédules ont écrit à ce sujet, mais heureusement il est inutile de le faire. Nous n'en parlerons que dans des cas particuliers, lorsque nous y serons amené par quelque circonstance spéciale. Hors de là, il n'est pas plus à propos de réfuter leurs hypothèses fantastiques sur les mythes que sur les miracles. Ils nient ces derniers de parti pris; ils inventent des mythes sans raison. Rien n'est d'ailleurs plus aisé ni plus facile. Cependant si l'imagination peut se donner dans ce champ libre carrière, il n'en reste pas moins vrai que des interprétations ne sont pas des faits, et que des hypothèses ne détruisent pas des réalités; les combinaisons les plus ingénieuses se brisent contre l'histoire. Il dépend bien d'un cerveau allemand de supposer que Noé ou Abraham sont un mythe solaire, Sara et Agar, un mythe lunaire, mais il ne dépend de personne au monde de faire qu'Adam,

Ève, Noé, Abraham, Sara, Agar n'aient jamais existé. C'est là, dans l'état actuel de la critique rationaliste, un point important à remarquer. Toutes les hypothèses de la critique négative sont impuissantes pour anéantir les faits.

Il y a néanmoins des esprits timides ou peu réfléchis ou prédisposés au doute qui se sentent troublés, ou même ébranlés dans leurs convictions, parce qu'on leur dit qu'Adam, le premier homme, est un Zeus καταβάτης, c'est-à-dire un Jupiter descendant sur la terre dans l'éclair, ou bien un Hephæstos (Vulcain), un Dionysos (Bacchus) et un Hercule fugitifs, chassés du paradis<sup>1</sup>, et que sais-je encore? Ces esprits si prompts à s'effaroucher ne prennent pas garde que d'une part rien n'est plus aisé que de voir à son gré, dans un personnage réel, des images et des types sans nombre, et que d'autre part ces images, ces types ne prouvent absolument rien contre la réalité historique de ce personnage. La seule conclusion qu'on soit en droit de déduire, c'est que l'auteur de ces comparaisons ou de ces rapprochements a une imagination plus ou moins ingénieuse; mais douter qu'Adam ait existé parce qu'un exégète allemand a imaginé qu'il représentait Apollon ou le soleil, c'est comme si l'on doutait que Louis XIV eût jamais régné sur la France, parce qu'un mythologue nous affirmerait que le grand roi, « le roi-soleil, » à qui l'on donne un soleil pour emblème, n'est que la personification de l'astre du jour triomphant dans ses jeunes années, victorieux

<sup>1</sup> F.-L.-W. Schwartz, *Der Ursprung der Mythologie*, in-8°, 1860, p. 283.

de tous ses ennemis et éclatant de gloire dans son midi, mais faible, languissant dans son déclin, aux approches de la nuit.

Nous avons déjà vu plus haut<sup>1</sup> comment la logique de l'erreur, qui précipite ceux qu'elle a saisis dans ses filets jusqu'au fond de l'abîme, amena la critique négative, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, à mettre l'Ancien et le Nouveau Testament sur le même pied que la mythologie antique, que l'on commençait alors à étudier avec ardeur. Il en est résulté que l'exégèse biblique a subi, dans les écoles incroyantes, les mêmes variations que les systèmes d'interprétation de la mythologie. L'exégèse rationaliste, comme on l'a montré plus d'une fois dans les pages qui précèdent, n'est pas une science indépendante; elle suit les oscillations de la philosophie incrédule, elle subit les vicissitudes, on pourrait dire les caprices de la mode. A l'heure présente, la vogue est à l'interprétation naturelle de la mythologie et aux explications météoriques ou solaires des fables antiques. Conformément à sa marche habituelle, la critique transporte dans le domaine des Écritures les procédés qu'elle emploie dans l'interprétation des religions païennes, et les incrédules transforment en héros solaires, en nuages, en tempêtes, les personnages de l'histoire sainte. Mais leurs affirmations ne doivent pas nous faire oublier que tout ce qui a l'apparence de la science est loin pour cela d'être véritablement scientifique.

La *mythomanie* est une véritable maladie de notre

<sup>1</sup> Voir t. II, p. 464.

époque et bien des savants qu'on croit sérieux et graves n'ont pas échappé à la contagion. Quelques-uns sont tombés dans des exagérations qu'il n'est pas hors de propos de signaler. Certes, c'est une tentative louable de travailler à éclaircir les origines des religions polythéistes et de leurs mythes; on ne peut qu'applaudir aux efforts des savants qui cherchent à soulever le voile épais qui nous en cache le sens, tant qu'ils ne sortent pas de leur domaine et qu'ils ne recourent qu'à des explications sérieuses et solides; mais ici comme partout, l'abus est blâmable. Or, il est peu de sciences où l'abus ait été poussé aussi loin. Pour faire toucher du doigt l'inanité de certains rapprochements mythologiques, il suffira, croyons-nous, de montrer ce que quelques mythologues ont prétendu découvrir, par exemple, dans les contes de fées et dans les fables populaires :

Le spectacle que nous donnent les enfants terribles de cette école mythique est bien fait pour nous prémunir contre ces fantaisies. Combinant ce qu'ils prétendent découvrir dans les contes dits aryens avec le résultat de l'analyse plus ou moins exacte des Védas, ... ils dressent toute une liste de mythes, dans lesquels seraient invariablement symbolisés la lutte de la lumière et des ténèbres, du soleil et des nuages, et autres phénomènes météorologiques. A entendre M. André Lefèvre, par exemple, il n'y a pas un conte qui ne soit un « petit drame cosmique », ayant pour « acteurs le soleil et l'aurore, le nuage, la nuit, l'hiver, l'ouragan. » Voulez-vous l'interprétation du *Petit Chaperon rouge*? La voici : « Ce chaperon ou coiffure rouge, dit gravement M. Lefèvre dans

son édition des *Contes de Perrault*, c'est le carmin de l'aube. Cette petite qui porte un gâteau, c'est l'aurore, que les Grecs nommaient la messagère, *angelieia*. Ce gâteau et ce pot de beurre, ce sont peut-être les pains sacrés (*adorea liba*) et le beurre clarifié du sacrifice. La mère-grand', c'est la personnification des vieilles aurores, que chaque jeune aurore va rejoindre. Le loup astucieux, à la plaisanterie féroce, c'est, ou bien le soleil dévorant et amoureux, ou bien le nuage et la nuit<sup>1</sup>. » Dans son interprétation de *Peau d'Ane*, M. André Lefèvre trouve plus que jamais l'aurore et le soleil; l'aurore, une fois : c'est l'héroïne; le soleil, trois fois : c'est 1° le roi, père de Peau d'Ane; 2° le prince qui épouse celle-ci; enfin 3° l'âne aux écus d'or, dont elle revêt la peau. Tous les contes de nourrices recueillis jadis par Perrault sont soumis par M. André Lefèvre à une semblable exégèse<sup>2</sup>.

Mais M. André Lefèvre n'est qu'un satellite; le soleil de

<sup>1</sup> *Des Contes de Perrault, avec deux essais*, par André Lefèvre, in-18, Paris (1882), p. LXV. M. Lefèvre tire le fond de ses explications d'Hy. Husson, *La chaîne traditionnelle, contes et légendes au point de vue mythique*, in-12, Paris, 1874, p. 7-8.

<sup>2</sup> « Le fond apparent de *Peau d'Ane* est l'amour d'un père pour sa fille... La belle jeune fille, [c'est] l'aurore ou la lumière... La peau d'âne, c'est la brume du matin, ou bien encore l'épaisseur du nuage où le soleil enfermé se révèle par des rayons intermittents. La peau d'âne peut être comparée à la peau du poisson du démiurge babylonien Oannès, à la peau du lion d'Héraclès et au dieu égyptien Bès, à la peau de la chèvre d'Artémis et de Junon Lanuvienne, etc. Traduisons *Peau d'Ane* en langage ordinaire : quand le soleil couchant va se précipiter dans la nuit, l'aurore du soir, le crépuscule, que nos aïeux distinguaient mal de l'aube, échappe à l'astre qui tombe; elle se cache dans la brume qui tous les jours se résout en brillante rosée, etc. Ce tableau cosmique a excité l'admiration de nos aïeux... La Belle au bois dormant est une autre version, plus transparente encore et moins compliquée, de la même histoire... La belle endormie rappelle Proserpine... Barbe-Bleue [n'est pas] le fameux maréchal de Raiz, pendu à Nantes en 1440

l'école mythico-météorologique, c'est un italien, M. Angelo de Gubernatis, professeur de sanscrit à Florence. Toutes les beautés du système brillent dans les volumes de *Mythologie zoologique*, *Mythologie des plantes*, *Mythologie védique*, *Mythologie comparée*, *Histoire des contes populaires*, que ce mythomane a écrits en anglais, en français et aussi dans sa propre langue. Ce que nous avons cité de M. André Lefèvre indique assez bien les procédés d'interprétation que M. de Gubernatis applique aux contes et fables. Voici, par exemple, le « mythe » contenu dans la fable de la *Laitière et le Pot au lait* : « Dans Donna Truhana (l'héroïne d'une vieille fable espagnole correspondant à celle de La Fontaine) et dans Perrette, qui rêvent, rient et sautent à la pensée que la richesse va venir, et avec elle l'épouseur<sup>1</sup>, nous devons

et en effet surnommé Barbe-Bleue (Voir, sur ce personnage, Bossard et R. de Maulde, *Gille de Rais, maréchal de France, dit Barbe-Bleue*, in-8°, Paris, 1886) ;... les incidents principaux, se rapportent tous à des mythes défigurés et amalgamés... Les deux frères [que voit venir ma sœur Anne] sont... les Dioscures qui délivrent Hélène ravie par Thésée... Le Chat botté doit peut-être se résumer ainsi : Le soleil levant, accompagné et figuré par un autre lui-même, le chat, grandit rapidement, épouse l'aurore et règne sur le monde... Cendrillon, qui se tient près du foyer, est une aurore momentanément éclipsée... Le petit Poucet est originairement un dieu aryen conducteur et voleur des bœufs célestes, qu'il faut assimiler à l'Hermès enfant des hymnes homériques... Les bottes... sont la vélocité de la lumière... La forêt, c'est la nuit ou le nuage ; la lumière entrevue du haut de l'arbre, c'est l'aube lointaine. Les cailloux et la mie de pain, ce sont les étoiles, la voie lactée... L'Ogre paraît bien être ici... le soleil dévorant... Les vrais acteurs de ces petits drames cosmiques, le soleil et l'aurore, le nuage, la nuit, l'hiver, l'ouragan, n'ont rien à voir avec le vice et la vertu, avec le châtement et la récompense. » A. Lefèvre, *loc. cit.*, p. LX-LXXX.

<sup>1</sup> M. de Gubernatis oublie que Perrette dans La Fontaine est mariée et il ne prend pas garde que son explication porte par conséquent à faux.

voir l'aurore qui rit, danse et célèbre ses noces avec le soleil, brisant, comme on brise, en pareille occasion, la vieille vaisselle de la maison, — le pot qu'elle porte sur sa tête, et dans lequel est contenu le lait que l'aube matinale verse et répand sur la terre<sup>1</sup>. » ... Que de choses dans les contes populaires ! Il est vrai que c'est toujours la même chose, le soleil et la lune, la pluie et le beau temps, bref, l'almanach de Mathieu Lansberg<sup>2</sup>.

Dès lors qu'on peut découvrir l'aurore dans Perrette et l'aube matinale dans son pot au lait, rien n'est plus aisé, même sans grand effort d'imagination, que de découvrir Jupiter dans Adam et le ciel nocturne dans Abraham<sup>3</sup>, ou même l'astre du jour dans le brillant Napoléon I<sup>er</sup> et l'astre des nuits dans la pâle impératrice Joséphine. Il suffit de transporter dans la Bible et dans l'histoire le même procédé, qui consiste à affirmer sans preuves et à se contenter des analogies les plus vagues et les plus superficielles. Il est possible de dire en ce genre tout ce qu'on veut et tout ce qu'on rêve, comme il est possible au romancier de prêter à ses personnages toutes ses idées et toutes ses fantaisies. Mais ce qui doit étonner à bon droit, c'est que des auteurs graves consomment leurs veilles à inventer des rapprochements

<sup>1</sup> A. de Gubernatis, *Storia delle novelline popolari*, Milan, 1883, p. 83. Le P. C. de Cara a réfuté l'auteur dans les *Errori mitologici del professore Angelo de Gubernatis*, in-8°, Prato, 1883 ; et dans *Esame critico del sistema filologico e linguistico*, in-8°, Prato, 1884, p. 253-256.

<sup>2</sup> E. Cosquin, *Contes populaires de Lorraine*, 2 in-8° (1886), t. 1, p. XLII-XLIV.

<sup>3</sup> Goldziher, *Der Mythos bei den Hebräern*, p. 182.

imaginaires, c'est que des lecteurs sérieux qui ne croient pas aux fictions des romanciers croient aux fictions des mythomanes. Les explications des exégètes germaniques, qui ne voient que des mythes solaires ou météorologiques dans les patriarches de la Genèse, ne sont pas cependant plus fondées que celles des fables de La Fontaine par M. de Gubernatis ou des *Contes* de Perrault par M. Lefèvre. La seule différence qu'il y ait entre les uns et les autres, c'est que ces derniers se livrent à un jeu fort innocent dans ses conséquences, tandis que les autres, en s'efforçant de détruire la crédibilité de nos Livres Saints, sapent la foi dans les âmes et opèrent ainsi une œuvre mauvaise et diabolique.

On nous dira sans doute qu'il y a des interprétations mythologiques plus sérieuses et plus vraisemblables que celles des contes de fées. Cela est vrai. Certaines explications mythiques paraissent donner la véritable clef de l'origine de quelques-unes des croyances fabuleuses de nos ancêtres. Par exemple, des dieux hindous, que nous retrouvons chez les Grecs et les Latins, semblent n'être effectivement que la personnification du soleil et des planètes. De même, le grand dieu égyptien, Ra, ainsi que la divinité chananéenne par excellence, Baal, sont l'un et l'autre le soleil. Mais de ce que certains astres ont été personnifiés dans le polythéisme hindou, égyptien, chananéen, grec, romain ou gaulois, de quel droit peut-on conclure que les patriarches bibliques, Isaac, Jacob, Ésaü, sont aussi des astres personnifiés<sup>1</sup>? Où est le lien? Où est la preuve?

<sup>1</sup> D'après M. Goldziher, *Der Mythos*, p. 158-159, Ésaü, velu,

Nous ne devons pas nous lasser de le répéter, on n'a rien prouvé, sinon la fécondité ou l'ingéniosité de son esprit, quand on a assimilé les patriarches aux phénomènes solaires ou météorologiques. Les faits historiques reposent sur des témoignages; on ne les détruit pas par des jeux d'imagination. Or, même en mythologie, dans la plupart des cas, les assertions des mythographes ne sont que des jeux d'imagination, de pures hypothèses, non des démonstrations scientifiques. La preuve, s'il en fallait une de plus, se trouve dans les contradictions perpétuelles des savants des diverses écoles. Il importe de les relever pour qu'on ne se fasse point illusion sur le caractère réel et sur la valeur de leurs explications. Dans le domaine de la mythologie, nous sommes témoins du même spectacle que dans l'exégèse des *Contes* de Perrault. Nous avons vu comment M. Lefèvre les interprétait à la suite de M. Hyacinthe Husson. M. Frédéric Dillaye se présente à son tour dans l'arène, et il nous dit :

Non plus que pour le *Petit Chaperon rouge*, je n'admettrai pour ce conte [de Barbe-Bleue] l'interprétation de M. Hyacinthe Husson et de ceux qui l'ont suivi. Il est trop commode de voir dans toutes les légendes l'invariable personnification de l'aurore dévorée par le soleil. Cette unité de symbole aurait dû faire remarquer aux commentateurs la fausseté de leur interprétation... Pour nous, Barbe-Bleue n'est que la

roux et chasseur est le soleil aux rayons d'or que le poète appelle *crines Phœbi*; Jacob est la nuit ou la nuée, p. 158; sa grand'mère Sara est la lune, p. 182; son cousin Lot, encore la nuit, p. 221, etc.

nuît profonde voulant tuer et enfermer sa femme, c'est-à-dire la lumière du jour, une curieuse par excellence, puisqu'elle voit tout et fait tout voir, etc.<sup>1</sup>.

La contradiction que nous offrent M. Husson et M. Dillaye au sujet de Barbe-Bleue, les mythologues proprement dits nous l'offrent également à propos des dieux de l'Inde et de la Grèce. Ils s'accordent entre eux et avec les exégètes de Perrault pour les procédés d'interprétation, ils ne s'accordent plus sur le sens des fables et ils se divisent en plusieurs camps opposés. Sans parler des systèmes divers que soutiennent ceux des interprètes des religions antiques qui refusent de voir dans ces religions des mythes proprement dits, les partisans des mythes se partagent eux-mêmes en deux factions ennemies<sup>2</sup> : l'une, formée des soldats de Kuhn, ne voit dans les conceptions des Aryas primitifs que des personnifications de l'orage, des vents et des nuées. « Tous les groupes de mythes, dit un des chefs de l'école, nous montrent que les orages ont été l'élément mythologique par excellence. Ce sont ces manifestations si vivantes et si terrifiantes qu'on retrouve presque toujours au fond des personnalités divines<sup>3</sup>. » — Pas le moins du monde, réplique l'autre faction, c'est-à-dire M. Max

<sup>1</sup> *Contes de Perrault, avec Notice*, par Fr. Dillaye, in-8°, Paris, 1880, p. 217-218.

<sup>2</sup> Voir Max Müller, *Nouvelles leçons sur la science du langage*, trad. Harris et Perrot, 1868, t. II, p. 271-274.

<sup>3</sup> W. Schwartz, dans A. Lang, *La Mythologie*, trad. Parmentier, in-12, Paris, 1886, p. XIV. Cf. Schwartz, *Der heutige Volksglaube und das alte Heidenthum*, 1862, p. VII.

Müller et les siens. Les mythes ne sont que la divinisation du soleil, de l'aurore, du jour et de la nuit : « Toute la théogonie et toute la philosophie du monde antique se concentraient dans l'Aurore, la mère des dieux brillants, du Soleil envisagé sous ses aspects divers, du matin, du jour, du printemps; elle-même, elle était l'image resplendissante, la figure de l'immortalité<sup>1</sup>. » La mythologie est née du langage. Le langage primitif est tout poésie. Or, la poésie, comme l'appelait un de nos vieux écrivains, est la *grande imagière* : elle reflète les impressions en images et beaucoup de ces images sont devenues des personnes. Dans les langues anciennes, chacun de ces mots [jour, nuit, terre, printemps, aurore] avait nécessairement une terminaison exprimant le genre, et cela produisait dans l'esprit une idée correspondante de sexe<sup>2</sup>. » Les objets inanimés sont ainsi devenus insensiblement des êtres doués de vie et le mythe a été créé. La phrase : « le lever du soleil suit l'aurore, » a fini par se traduire ainsi : « Phœbus poursuit Daphné; » Phœbus dès lors a été un dieu, Daphné, une nymphe<sup>3</sup>.

Soit. Nous n'avons à prendre ici parti ni pour M. Kuhn contre M. Max Müller, ni pour M. Max Müller contre M. Kuhn. L'un peut avoir raison contre l'autre; tous les deux peuvent avoir tort, comme il est également possible que les deux explications contiennent chacune

<sup>1</sup> Max Müller, *Nouvelles leçons sur la science du langage*, t. II, p. 249-250.

<sup>2</sup> Max Müller, *Essais sur la mythologie comparée*, trad. Perrot, 1873, p. 71-72.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 119.

pour leur part quelques éléments de vérité<sup>1</sup>, car il s'agit de mythes dans l'acception authentique du terme, et ces mythes ont une origine inconnue qu'il faut découvrir à travers une série de métamorphoses multiples. Mais ce n'est pas là ce qui nous intéresse actuellement. Ce qu'il nous importe de savoir, c'est d'où provient la contradiction flagrante et constante qui règne entre les deux écoles. Elle ne peut provenir que d'une cause, et cette cause, c'est que les procédés d'interprétation qu'elles emploient ne sont pas sûrs, que les règles qu'elles suivent sont défectueuses. En appliquant leurs principes, non seulement les divers mythologues se contredisent réciproquement, mais le même écrivain peut soutenir tour à tour le pour et le contre avec la même assurance et la même vraisemblance. C'est là un point si capital dans la question qui nous occupe, qu'il est nécessaire de bien l'établir. Un exemple emprunté à un auteur, d'ailleurs estimable, nous en fournira la preuve irréfragable. M. P. Decharme, ancien doyen de la Faculté des lettres de Nancy, aujourd'hui professeur à la Sorbonne, a publié en 1879 une première édition d'une *Mythologie de la Grèce antique*; une seconde édition a paru en 1886<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Les systèmes d'interprétation mythologique ont généralement le tort d'être exclusifs. Kuhn et Max Müller peuvent avoir rencontré juste pour l'explication de quelques mythes, mais il n'est pas vraisemblable que tout dans les fables soit phénomène naturel. Le mot d'Aristote doit avoir du vrai : « L'homme a fait les dieux à son image, il leur a aussi donné ses mœurs. » *Polit.*, I, 1, 7, *Opera*, édit. Didot, t. 1, p. 483.

<sup>2</sup> P. Decharme, *Mythologie de la Grèce antique*, in-8°, Paris,

M. Decharme dans son premier travail faisait d'Hermès le dieu du crépuscule ou de l'aube matinale. Grâce à cette conception, les diverses attributions du dieu et les mythes où il figure s'expliquaient à merveille. De l'épithète ἀργειφάντης, qui signifie l'aube à la lueur blanche, on avait fait ἀργειφάντης; de là l'histoire du meurtre d'Argos. Les génisses d'Apollon dérobées par Hermès sont les rayons lumineux du soleil, que cache le crépuscule du soir, et la restitution est faite par le crépuscule du matin. Les formes douteuses du demi-jour ont fait d'Hermès le dieu aux ruses multiples et par là même le dieu des voleurs. Le crépuscule, qui découvre pour ainsi dire les germes de la lumière, c'est Hermès qui essaie les premières notes de la lyre, qui éclatera bientôt en accents merveilleux dans les mains d'Apollon. Hermès inventa les lettres, la géométrie, la musique; c'est bien naturel. N'est-ce pas la lueur du matin qui fait apparaître aux yeux des hommes les trésors cachés par la nuit, et leur fait entonner l'hymne de la joie? Hermès est le messager des dieux et avant tout de Zeus, le ciel lumineux. Il fait passer du jour à la nuit, et par conséquent de la terre aux enfers; la conclusion va de soi. Il est le guide du voyageur et par suite du commerçant. Voilà certes un tableau achevé. Toutes les déductions s'enchaînent admirablement et le lecteur aura mauvaise grâce s'il n'est pas convaincu.

Il aurait tort cependant, car M. Decharme démontre dans la seconde édition qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ceci. Hermès est le dieu du vent. Si on l'appelle ἀργειφάντης, c'est parce qu'il purifie le ciel en chassant les nuages. C'est encore en chassant les nuages qu'il a dérobé les génisses d'Apollon;

1879; 2<sup>e</sup> édit., Paris, 1886; elle porte de plus que la première : « ouvrage couronné par l'Académie française et par l'association pour l'encouragement des études grecques. »

ce vol lui a donné l'honneur d'être le dieu des larrons. Dans toutes les mythologies, les dieux du vent sont des chanteurs et des musiciens, et voilà pourquoi Hermès est l'inventeur de la lyre. S'il est le dieu qui conduit les âmes aux enfers, n'est-ce pas parce que l'âme humaine est comparée à un souffle? et si Hermès est messager des dieux, c'est bien parce que le vent traverse en un instant les espaces célestes pour exécuter les ordres qui lui sont confiés. C'est le vent qui pousse les navires, c'est-à-dire qui conduit les commerçants grecs vers toutes les rives; ainsi Hermès devient le dieu du négoce.

La seconde explication rend compte de tous les titres d'Hermès aussi bien que la première. Mais, oserais-je l'avouer? le résultat de cette double lecture n'a pas augmenté ma foi dans la valeur des interprétations mythologiques. Malgré moi, mon esprit était hanté du souvenir d'un spirituel opuscule où l'on a démontré jadis que Napoléon n'était autre chose que le dieu du soleil, et ses maréchaux les douze signes du zodiaque. Tout marchait aussi bien et sans plus de heurts qu'ici. Je me rappelais aussi que M. Gaidoz, dans la *Mélusine* dont M. Decharme salue la réapparition, publiait naguère le résumé d'un opuscule anglais où les théories mythiques de Max Müller, appliquées à la biographie du maître, montraient que lui-même n'avait jamais existé et que son nom, aussi bien que les circonstances de sa vie, prouvaient surabondamment qu'il n'était autre chose qu'une des nombreuses personnifications du soleil. Sans doute raillerie n'est pas réfutation, cependant « l'ironie, selon la remarque de M. Gaidoz, a du bon, surtout en mythologie, où, faute de marcher sur un terrain sûr, on se laisse facilement entraîner par le vent de l'hypothèse<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> « *Mélusine*, 5 juillet 1884 (II, p. 74). »

Est-ce à dire que M. Decharme ait tort et qu'Hermès ne soit pas le dieu du vent? Je n'aurai pas l'audace de l'affirmer, mais quand je constate que pour Gerhard il est le dieu de la génération, pour Welcker le dieu des révolutions du ciel, pour Preller celui des changements atmosphériques, pour Kuhn le dieu de l'orage, pour Max Müller le dieu de l'aurore, et qu'en partant de ces diverses hypothèses on arrive à expliquer les mythes relatifs à Hermès d'une manière tout aussi satisfaisante, j'ai le droit d'hésiter avant de donner mon adhésion.

Cette réserve porte... sur les interprétations mythologiques en général. Beaucoup d'hypothèses et d'arbitraire, voilà ce que la plupart du temps elles présentent, et peu de faits certains. Cela m'a frappé surtout en voyant la facilité avec laquelle on pouvait passer d'une théorie à l'autre. Il a suffi à M. Decharme de changer le dieu du crépuscule en celui du vent, et le texte a pu demeurer presque en entier ce qu'il était autrefois<sup>1</sup>.

Une méthode qui conduit à de tels résultats n'est pas évidemment une méthode sûre. Une boussole qui égaretrait un navigateur aux quatre vents du ciel ne serait pas une vraie boussole. Voilà pourtant ce qu'est, dans un très grand nombre de cas, la science mythologique; comme la girouette, elle tourne de tous les côtés où souffle le vent,

<sup>1</sup> « En voici un exemple (première édition, p. 148) : Le *Dieu du crépuscule* était en rapport nécessaire avec l'origine des sacrifices. — 2<sup>e</sup> édit., p. 154. Le *Dieu du vent* était en rapport nécessaire avec l'origine des sacrifices. » E. Beurlier, *Bulletin critique*, 1<sup>er</sup> décembre 1886, p. 442-444. — Comparer la 1<sup>re</sup> édit. de la *Mythologie de la Grèce antique*, p. 142-160, avec la 2<sup>e</sup> édit., p. 149-165, pour le chapitre sur Hermès.

partout où l'emporte le caprice de celui qui la tient en ses mains. Or, c'est cette soi-disant science, toute remplie d'arbitraire, que la critique négative transporte de toutes pièces, avec ses principes, ses procédés, ses à peu près, ses suppositions sans fin et sans fondement, dans l'explication de l'Ancien et même du Nouveau Testament. On fait l'exégèse de la Bible comme on fait l'exégèse de la *Théogonie* d'Hésiode ou des *Métamorphoses* d'Ovide; mais qu'a-t-on prouvé par là? Absolument rien. Qu'on le remarque en effet: alors même que la méthode des mythographes serait aussi sûre qu'elle est incertaine, on n'aurait point le droit de l'appliquer à la Bible. Elle est applicable à la fable, elle ne l'est pas à l'histoire, et par conséquent au Pentateuque qui est un livre historique. Ce n'est pas parce qu'on peut donner d'un personnage ou d'un événement un semblant d'explication mythique, que ce personnage, cet événement sont mythiques en effet; il n'en résulte en aucune façon que ce personnage n'ait pas existé ni que cet événement n'ait jamais eu lieu. Une explication mythique n'est qu'une hypothèse, et cette hypothèse présuppose comme un fait établi que le personnage est fabuleux ou l'événement imaginaire. On dispense les mythographes de le prouver, parce que tout le monde est unanime à l'admettre, mais Apollon ne peut être le soleil qu'autant qu'Apollon n'a jamais été un homme réel. Si Apollon avait été véritablement un berger, toutes les explications scientifiques des mythologies, quelque ingénieuses qu'elles soient, ne pourraient changer la réalité des choses et elles crouleraient par la base. L'empereur Napoléon n'est pas un héros de la fa-

ble, parce que Pérès a trouvé dans son histoire un mythe solaire complet<sup>1</sup>; M. Max Müller ne cesse pas d'être un professeur allemand d'Oxford en chair et en os, parce que les étudiants de Dublin ont découvert dans son nom et dans sa biographie une personnification de l'astre du jour<sup>2</sup>. Il faut bien se donner de garde de prendre le change, comme le font trop souvent les mythomanes et une partie de leurs lecteurs. Quand ils s'imaginent qu'un personnage est devenu mythique, parce qu'on l'a comparé avec plus ou moins de justesse au soleil ou aux nuages, ils se trompent. La comparaison ne fait pas d'un homme historique un homme fabuleux; elle le laisse tel qu'elle l'a trouvé et ne change pas la nature des choses. Ce n'est pas parce qu'on peut assimiler Hermès au vent ou au crépuscule qu'Hermès est un être imaginaire. Quand on dit qu'Alexandre-le-Grand était un lion, cette métaphore ne fait point non plus perdre à Alexandre sa personnalité et ne le transforme pas en bête fauve. De même Jupiter, Pluton, Neptune ne sont pas des dieux fictifs, parce qu'on peut expliquer leurs attributs ou leurs aventures par des phénomènes solaires, mais parce que, avant toute explication, il est certain qu'ils n'ont jamais existé tels que nous les dépeint la fable, que Jupiter n'a jamais lancé la foudre du haut de l'Olympe, que Neptune n'a jamais gourmandé les flots, que Pluton n'a jamais régné aux enfers.

<sup>1</sup> Voir t. II, p. 354-355.

<sup>2</sup> Voir *Wer war Max Müller, ein Beitrag zur vergleichenden Mythologie*, aus dem Englischen von K. Fr., publié par O. Schulze, Leipzig, 1885.